

Martianus Capella. Les noces de Philologie et de Mercure. Tome 1. Livre 1. Texte établi et traduit par Jean-Frédéric CHEVALIER (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2014, 12.5 x 19, CXIV+ 184 p. en partie doubles, br. EUR 65, ISBN 978-2-251-01467-8.

Les deux premiers livres des *Noces de Mercure et Philologie* racontent l'apothéose et le mariage des deux protagonistes. Le récit, farci de mythologie, est un cheminement spirituel, « un condensé de toutes les croyances païennes » (p. XLVIII), des origines au néoplatonisme. Les sept autres livres sont un cheminement intellectuel : les arts libéraux nous unissent à l'intellect divin. Ce « récit initiatique » (p. XXIV), qui peut être rapproché du culte isiaque, n'est pas étranger à une revendication païenne, en réaction à la réappropriation chrétienne du savoir. L'introduction s'attache aussi au genre littéraire du l. I, que Capel. nomme *fabella* (historiette), et aussi *nugulae, praedicta*. Fantaisie et philosophie sont en effet mêlées ; la personnification de *Satura*, sorte d'auto-parodie, contribue à brouiller les limites. La tradition manuscrite est examinée en détail. Des 241 mss de Capel., aucun n'est antérieur au IX^e siècle. L'A. en a collationné une vingtaine et confirme, de façon appuyée, les conclusions de Jean Préaux en 1978. Des vingt mss « principaux » (Préaux), sept se détachent, tous du IX^e siècle, mais déjà criblés de fautes ... et de corrections, le tout montrant une tradition fort contaminée : tout stemma est hypothétique. Néanmoins, *WRAH* sont nos quatre premiers témoins, comme l'avait bien vu Préaux (dont les sigles sont différents) ; leurs leçons caractéristiques sont citées *in extenso* ; l'A. tient évidemment compte des corrections effectuées avec des témoins interpolés. Ensuite, *DBT*, témoins du second état du texte ; nouveau chassé-croisé avec l'état avant / après correction. Ensuite encore, des mss (*VCEF*), toujours du IX^e siècle, témoins d'un troisième état du texte et présentant, sans traces de corrections, des leçons exactes ; ils sont intéressants pour la postérité des *Noces*, non pour l'établissement du texte. Enfin d'autres mss, s'échelonnant du IX^e au XII^e siècle, présentant des leçons très anciennes ou rares. *Y* (Troyes, Médiath. 1372 ; XV^e s.) a la leçon *nostis* en I 92 (*nostris, nostri* al. codd.) ; cette leçon passait pour une conjecture de Caspar von Barth (p. 157, n. 707, mais comparer avec la p. LXXXIV) ; elle est adoptée aujourd'hui. L'A. fut attentif aux nombreuses scholies, à leur origine (rarement connue) et à leur influence (sporadique) sur la constitution du texte. Les commentateurs médiévaux, tel Rémi d'Auxerre, sont cités. Opportunément, l'A. a composé un tableau des différences entre les éditions. Sans explication des métaphores et allusions mythologiques, qui renvoient à la magie, à la divination, au chant cosmique, le texte est incompréhensible. Les notes en bas de page et les 765 notes complémentaires sont hautement utiles ; elles abordent aussi les questions habituelles. Détail pratique : un renvoi abrégé à la bibliographie est de loin préférable aux *op. cit.*, aux titres partiels. Voilà assurément une édition bienvenue. – B. STENUIT.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

Mame Sow DIOUF, *Le médecin hippocratique. Aux sources de la médecine moderne* (Collection d'études anciennes, 155), Paris, « Les Belles Lettres », 2017, 16 x 24, 196 p., br. EUR 27, ISBN 978-2-251-44701-8.

Le titre désigne bien l'objet : non pas la médecine grecque dans ses avancées, ses limites et ses erreurs, mais le médecin, son milieu, sa formation, ses patients, sa déontologie. L'A. est un disciple du grand spécialiste d'Hippocrate, Jacques Jouanna ; elle enseigne à l'Université de Dakar. La *Collection hippocratique* rassemble une soixantaine d'œuvres, qui, bien que convergentes, ne sont pas toutes d'Hippocrate (460-375) ni même de son école de Cos. La première partie s'attache au milieu des Hippocratiques. Au départ, Cos, Cnide et Rhodes connaissent des Asclépiades, communautés de médecins se réclamant d'Asclépios ; le savoir se transmettait de père en fils, de maître à disciple. Signalons une étude lexicale du personnel médical (un index eût

été bienvenu). Il n'y a pas que le médecin (ιατρός). Le pédotribe (entraîneur d'athlète) soigne parfois (foules, etc.). Le personnel soignant compte des aides ; ἰητρεούσα est une sage-femme, mais aux compétences élargies (p. 33-35). La spécialisation n'apparaîtra qu'à l'époque hellénistique, de même que la vivisection de criminels ; la dissection d'animaux, dont on tire des analogies avec l'homme, et l'examen de squelettes sur les champs de bataille étaient connus. Ces pratiques remplaçaient mal l'anatomie, qui nous paraît fondamentale, mais qui ne retint guère l'attention des Hippocratiques. La deuxième partie examine les règles de cet art véritable : la médecine est une τέχνη, alliant savoir théorique et pratique rationnelle. D'où le refus de l'ignorance, de la cupidité. Les superstitions sont bannies et le médecin cherchera les causes naturelles d'une affection. Une explication rationnelle n'est pas toujours scientifique (p. 71 sur cette distinction) et, la nature étant d'essence divine, les superstitions réapparaissent. Certains historiens parlent de religiosité. Les Hippocratiques optent pour l'observation, à partir de laquelle une affection va être expliquée ; en cela, ils s'opposent aux philosophes, qui partent de postulats (on le voit en cosmologie), mais certains furent tentés par les postulats (p. 105-106). L'éthique médicale est l'objet de la troisième partie. Sa place est importante dans la *Collection hippocratique* et dans notre mémoire. Tout d'abord, le respect de la vie, que l'on n'interrompt pas. Ensuite, les soins doivent être apportés à tous les malades, à toutes les maladies, même incurables. Mais il y a des exceptions et des nuances, tout autant que pour la gratuité des soins. Du médecin, on attend efficacité et discrétion ; l'ostentation était répandue : le médecin éblouit par les figures complexes des bandages, par l'échelle censée remettre les os en place et d'autres façons (inefficaces) de secouer le malade. La médecine hippocratique a toutefois bien cerné l'attitude sage (et ô combien toujours d'actualité) de proximité avec la personne du patient. Écrit avec érudition et clarté, l'ouvrage dresse le tableau, non des avancées médicales (certaines sont néanmoins décrites), mais du milieu et des devoirs du médecin hippocratique. – B. STENUIT.

Paul J. BURTON, *Rome and the Third Macedonian War*, Cambridge, University Press, 2017, 15.5 x 23.5, 243 p., rel. £ 75, ISBN 978-1-107-10444-0.

Paul J. Burton (Canberra) signe ici la première monographie de langue anglaise consacrée aux événements capitaux de la Troisième guerre de Macédoine (172-168 av. J.-C.), un conflit qui a réaffirmé, de fait, l'hégémonie romaine sur le système méditerranéen hellénistique (Pol., 3, 4, 3). L'étude de P. J. Burton, qui suit une trame chronologique cohérente et équilibrée, est articulée en sept chapitres. Les trois premiers sont consacrés aux prolégomènes du conflit, faisant un survol des relations romano-macédoniennes aux III^e et II^e siècles, avant d'aborder les règnes de Philippe V et de son fils Persée. Le cœur de l'ouvrage se trouve véritablement aux cinquième et sixième chapitres, dévolus à l'étude exhaustive des causes du conflit (p. 78-123) et au déroulement détaillé des hostilités (p. 124-172). Si l'A. revendique une présentation « agnostique » des différentes thèses élaborées au fil des décennies quant aux causes fondamentales de cette guerre, il n'en résume pas moins sa position (p. 121-123) en insistant sur la menace qui pesait alors sur la stabilité du système unipolaire hellénistique, alors dominé par Rome. Plusieurs événements convergents étaient à même de menacer le *statu quo* méditerranéen et d'alimenter l'insécurité du Sénat romain : le redressement militaire du royaume de Macédoine sous la conduite énergique du jeune Persée, qui s'était précédemment lancé dans une véritable politique philhellène (App., *Maced.*, 11, 4 ; 11,7) ; la déstabilisation économique de la Ligue étolienne vers 174 ; le regain des tensions entre l'Égypte et le royaume séleucide. P. J. Burton résume ainsi : *The disturbances on the periphery were slowly drawing the Romans into an increasingly dangerous situation there, which if not brought under control diplomatically, could force a potentially costly and bloody military intervention in order to shore up Rome's hegemonial position* » (p. 122). On se surprendra cependant – pour un historien qui a fait des pratiques et des normes diplomatiques un aspect central de ses travaux récents – que